

F'ti

La revue des centralilliens

Un F'ti sous la neige

Numéro 07/08 - 8 - Février



2 AUJOURD'HUI DANS LE F'TI

EDITO

Les vacances arrivent, et avec elle la fin du stage G1. Quand nous rentrerons à l'Ecole dans une semaine, nous les retrouverons de nouveau dans la cafèt et le couloir des assocés, et espérons-le, également dans les assocés.

Une nouveauté dans ce F'ti, une deuxième nouvelle, complète, par un nouvel auteur, Jean Le Pendu. Faites-lui bon accueil !

Bonnes vacances, et bonne lecture !•

Lauranne PEYRON

SOMMAIRE

NEWS	3
L'HISTOIRE DE ROXANE SEARA	4
LES RATS	7
PROGRAMME	10
RECETTE	11
JEUX	12

LE F'TI RECRUTE

Le journalisme vous intéresse ?
Vous voulez savoir comment on fait un journal comme le F'ti ?

N'hésitez pas à rejoindre l'équipe du F'ti.

Si vous êtes intéressés, ou si vous avez des questions, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante :

lauranne.peyron@centraliens-lille.org

EQUIPE

Editrice en chef:
Lauranne PEYRON

Graphic'Team :
Florent GUIOCHEAU
Lauranne PEYRON
Chan Vinh VONG

Collaborateurs :
Sébastien BOISSEAU
Julien CLERGEAU
Yannick DUSCH
Chan Vinh VONG

LA PHOTO DU MOIS



Un bière millésimée à 270€ la bouteille

Le cinquième brasseur mondial, le danois Carlsberg, s'est lancé dans la bière grand cru, un millésime à 2.008 couronnes danoises (270 euros) la bouteille, décorée d'une lithographie originale.

"Je me suis demandé il y a deux ans pourquoi ne pas faire une bière exclusive, unique et en nombre limité comme pour le vin avec ses bonnes années et ses millésimes", a expliqué à l'AFP le concepteur du projet Jens Eiken, expert en "bières spéciales" de Carlsberg.

Baptisée "Jacobsen Vintage No.1. 2008, clin d'oeil à l'année en cours, cette édition qui compte 600 bouteilles, a été fabriquée dans les caves datant de 1847 du fondateur de Carlsberg, J.C. Jacobsen.

Elle est de type "Barley Wine", un breuvage brun et fort, né

en Angleterre au 19e siècle.

"C'est comme un champagne +vintage+ (élaboré à base de grands crus et de premiers crus) qui peut vieillir dix à quinze ans alors que la bière classique se conserve pendant un an au maximum", affirme M. Eiken.

Mûrie six mois dans de nouveaux fûts de chêne de France et de Suède, à base de blé et de houblon, cette bière artisanale, titrant 10,5%, dégage "des arômes de vanille, de caramel, de chêne fumé, de Sherry et Madère, qui lui confèrent une personnalité exceptionnelle", affirme le brasseur.

"Elle est parfaite pour accompagner les fromages forts comme le Roquefort", assure le brasseur.

Selon lui, son prix n'est pas exorbitant, "car il a fallu presque deux ans pour développer cette bière" dont le processus de fabrication est "coûteux".

"La bouteille vide, avec une lithographie originale de l'artiste danois Frans Kannik, avec quatre motifs différents de la mythologie nordique relatant Sif, la femme aux cheveux d'or de Thor, coûte à elle seule 500 couronnes", relève-t-il.

Les premières bouteilles ont été vendues sur un site électronique de vente aux enchères, Lauritz.com au profit des enfants en Afrique. Et Carlsberg envisage d'ores et déjà un Vintage 2009. •

www.namride.info



4 L'HISTOIRE DE ROXANE SEARA

Plus d'un an a passé. Roxane a muri. Elle a réussi à se remettre, autant que faire se peut, de la mort d'Alexandre. Elle continue à en vouloir à l'administration et aux Forces de Sécurité. Elle s'est bien débrouillée dans son rôle de chef de la branche du Onzième Régiment de la Résistance. En fait, elle va bientôt atteindre son...

APOGÉE

Roxane est au Perroquet. Elle révise pour ses examens de fin d'année et griffonne de temps en temps. Elle compile une liste d'idées pour faire progresser la Résistance. Il lui faut commencer à se préoccuper du recrutement des nouveaux, choisir lesquels auront besoin d'une visite semblable à celle qu'elle a reçu et quels résistants bénéficieraient le plus de les dénoncer. Il faut aussi qu'elle choisisse ses recruteurs, et ceux qui se transformeront en démonstration vivante de la brutalité des Forces de Sécurité. Elle a une autre idée aussi, une qui leur porterait un coup presque aussi grand de la mort d'Alexandre, mais elle ne sait pas encore bien comment l'organiser. Donc elle réfléchit. Elle griffonne. Elle relit ses cours, refait les exercices.

Finalement, elle repousse ses papiers et fait le tour du bar du regard. Il est moins animé qu'à l'accoutumé. La plupart des élèves préfèrent rester chez eux pour réviser. Quelques résistants sont là, pourtant, parce qu'il y a des missions à distribuer. Roxane les considère du regard et finit par prendre une décision.

- Pierre, appelle-t-elle. Tu peux venir deux minutes s'il te plaît ? Le garçon se lève et la rejoint. Il est en troisième année. Ce n'est pas l'un des meilleurs élèves, parce que la Résistance a tendance à se mettre en travers d'études parfaitement réussies, mais il a un cerveau et il sait s'en servir. Roxane plaque un sourire sur son

visage.

- Il y aurait une mission que je voudrais éventuellement te confier, à toi et à quelqu'un autre, mais il faut que tu sois volontaire.

Pierre a l'air intéressé.

- De quoi s'agit-il ? demande-t-il.

Roxane prend une profonde inspiration.

- L'un des premières années est un génie en informatique, dit-elle. Il m'a prouvé que si on le laissait pendant une demi-heure seul avec les ordinateurs des Forces de Sécurité, il pourrait mettre un bazar monstre dessus, et nous permettre de profiter d'au moins deux mois de liberté. Sans compter tout ce que nous pourrions implanter sur le réseau dont ils ne se rendraient pas forcément compte.

Pierre écarquille des yeux de surprise.

- Ce serait formidable, dit-il.

Il fronce les sourcils.

- Mais les Forces de Sécurité laissent toujours quelqu'un dans leur bureau, depuis...

Il se tait. Roxane se mord les lèvres. Elle tient à ce que Pierre comprenne qu'elle ne lui demande pas ça de gaieté de cœur.

- C'est pour ça que j'ai besoin de toi, et de quelqu'un d'autre. Pour faire diversion. Leurs patrouilles se passent toujours de la même façon, explique-t-elle. Ils laissent un soldat dans leur bureau, et deux autres font des rondes. J'aurais besoin de deux d'entre vous, pour les attirer tous les trois au même endroit, loin du bureau. Il a besoin d'une demi-heure.

Pierre fronce les sourcils.

- Mais ils abandonnent toujours la poursuite, au bout d'un moment.

- Ils abandonnent au bout d'environ dix minutes, en général, confirme Roxane. C'est pour ça que j'ai besoin que tu sois volontaire. Parce que ça durera plus longtemps si vous vous faites prendre.

- Si on se fait prendre, on sera viré de l'École, dit Pierre d'une voix blanche.

- Je sais, dit Roxane.

Elle se tait. Elle le laisse réfléchir. Pierre est un des résistants les plus motivés. Il a été victime d'une rafle au début de sa première année, les Forces de Sécurité ont visité sa chambre et celles de ses deux voisins au cours de la même nuit. Aucun d'entre eux n'avait fait quoi que ce soit.

Pierre soupire.

- Il y a toujours moyen de voler, dit-il. Je peux prendre une licence de volant, travailler sur des vaisseaux. Les grands ports sont toujours à la recherche de mécaniciens.

Roxane se tait.

- J'ai toujours voulu être un Pilote, continue-t-il.

Il hausse les épaules.

- Comme nous tous, je suppose. Je me souviens d'Alexandre, tu sais, continue-t-il.

Roxane sourit tristement.

- Moi aussi, murmure-t-elle en prenant des yeux tristes.

- Il faut arrêter les Forces de Sécurité, dit Pierre d'une voix plus convaincue. Et si je fais ça... Au moins, je serais toujours en vie.

- J'aimerais que ces sacrifices

ne soient pas nécessaires, dit Roxane.

Pierre hoche la tête.

- Je le ferais. Dis-moi juste quand tu as besoin de moi.

Roxane sourit.

- Merci. La Résistance te sera reconnaissante.

Il lui rend son sourire et quitte sa table. Roxane retourne à ses papiers. Elle serre ses poings sous la table. Il ne lui manque plus qu'un volontaire.

Le soir, elle rentre chez elle. Elle a décidé d'attendre quelques jours avant de chercher son autre volontaire. Elle veut être sûre que tous les paramètres de la mission sont parfaitement détaillés. Son regard se pose sur le dessin d'Alexandre. Elle déteste ce qu'elle est devenue parfois. Cette femme froide et manipulatrice, qui a un but et est prête à tout pour l'atteindre, y compris à briser les rêves des autres. Elle tend les doigts vers le dessin. Il lui a montré le chemin, pense-t-elle. La Résistance doit passer avant tout.

Une semaine plus tard, Roxane lance la mission. Elle s'est assurée que le première année, Roberto, et ses deux volontaires, Pierre et un quatrième année, Lucien, comprenaient les enjeux. S'ils réussissent, ce sera la victoire la plus éclatante de la Résistance depuis la mort d'Alexandre et peut-être un moyen de commencer à déstabiliser durablement les Forces de Sécurité. Elle veut les voir disparaître, avec une intensité qui la surprend parfois elle-même.

Elle attend. Ses examens sont terminés et elle n'arrive pas à se concentrer sur quoi que ce soit de toute façon. Elle veut que cette mission réussisse, plus que tout au monde. Elle tourne en

rond dans sa chambre. Elle espère. Pour se calmer elle s'installe à son bureau et regarde ses notes. Elle a commencé à les prendre, en code, bien entendu, dès que Roberto lui a expliqué qu'il était un génie en informatique. Elle fait quelques modifications. Il ne faudrait pas que son plus grand plan, celui qui mettrait définitivement fin aux Forces de Sécurité, échoue à cause d'un timing mal géré.

Deux heures plus tard, son ordinateur bip. Elle a un nouveau message. Elle l'ouvre. Il vient d'un cinquième année qui aide Roberto en ingénierie hyperspaciale, ce qui leur donne une excuse pour s'échanger des messages. Roxane sourit devant son écran, mais il n'y a aucune joie dans son sourire. La mission a réussi. Pierre et Lucien se sont sans doute fait prendre, même si elle n'en aura confirmation que le jour suivant. Elle regarde ses notes à nouveau et barre soigneusement la première étape de son planning. Elle éteint son ordinateur et va s'allonger sur son lit. Elle regarde le plafond.

Les deux semaines qui suivent sont dures pour elle. Son plan dépend maintenant de circonstances complètement indépendantes de sa volonté, et elle déteste ça. Elle préfère tout contrôler. Heureusement, elle a de quoi s'occuper. Pierre et Lucien ont bel et bien été expulsés, et Roxane tient parole. Elle fait en sorte que tous sachent qu'ils se sont sacrifiés pour leurs camarades. Les Forces de Sécurité essaient de se remettre du coup que la Résistance vient de leur porter. Ils se montrent plus vicieux, mais depuis la mort d'Alexandre, l'administration fait plus attention à ce qu'ils ne dépassent pas les limites.

Tous les génies informatiques de la Résistance sont mis à contribution pour profiter et propager le chaos.

Et Roxane passe une heure ou deux avec Roberto tous les jours. Elle sait que certains pensent qu'ils sont ensemble, et qu'ils se cachent par respect pour la mémoire d'Alexandre. Ce n'est pas le cas. Leurs entrevues sont strictement professionnelles, si l'on peut dire. Roxane apprend tout ce qu'elle peut de Roberto. Elle était bonne en informatique avant, mais elle doit devenir plus que bonne si elle veut que son plan marche. Roberto n'en comprend pas vraiment l'utilité. Il pense qu'il pourrait effectuer la mission pour laquelle elle se prépare. Elle lui explique qu'il s'agit d'une mission si dangereuse qu'elle ne peut pas risquer qui que ce soit d'autre. C'est vrai, mais ce n'est pas la seule raison. Elle veut être celle qui mettra fin à l'horreur. Elle pense qu'elle en a gagné le droit.

Les jours passent et se ressemblent. Enfin, un soir, au Perroquet, elle reçoit un message crypté. Elle passe dans l'arrière-salle pour le lire et laisse un sourire triomphant éclore sur ses lèvres. Le message vient du chef de la Résistance. Celui qui coordonne les efforts des vingt-cinq régiments. Il complimente son dernier succès et explique qu'après en avoir discuté avec les chefs des autres régiments, ils sont tous d'accord pour lui offrir le poste de chef de la Résistance pour l'année à venir. Roxane savoure son sentiment de victoire pendant une minute ou deux avant de se secouer et de reprendre son sérieux. La guerre n'est pas encore finie. Elle vient simplement d'entrer dans sa phase finale. Elle envoie sa réponse, soigneusement

composée des semaines auparavant. Elle accepte le poste, et espère qu'elle en sera digne.

Les vacances arrivent. Roxane retourne chez elle, dans la maison de son père. Il est absent, en mission une fois de plus. Elle est contente, en un sens qu'il ne soit pas là, parce qu'elle n'aura pas à mentir sur l'École. D'un autre côté... Elle se souvient du temps où ils étaient comme les deux doigts de la main, tous les deux, et elle regrette que les choses aient changées ainsi. Elle s'enferme dans sa chambre et travaille sur ses talents informatiques. Elle passe tout l'été ainsi, alternant les longues sessions de travail et les excursions dans l'espace avec l'aile personnelle de son père. Elle aime être dans l'espace. C'est le seul endroit où elle se sente libre. Mais elle revient toujours sur terre. Elle a un devoir à accomplir.

Les vacances sont à moitié finies. Roxane part en voyage. Elle visite discrètement les autres chefs de la Résistance. Certains régiments ont décidé d'imiter le Onzième et de choisir des troisième années pour le poste. Elle rassure ceux qui ont des doutes, partage ses expériences. Elle termine son parcours par l'ancien chef de la Résistance. Il lui détaille les missions en court, celles qu'il faudra poursuivre, celles qui ne sont pas un franc succès et qui pourraient être abandonnées. Roxane prend des notes et hoche beaucoup la tête. Elle se demande parfois comment elle va réussir à faire tenir sa scolarité, sa branche de la Résistance et la Résistance toute entière dans une seule année.

Juste avant de partir, et de retourner au Onzième Régiment, Roxane s'aperçoit qu'elle ne lui a pas demandé ce qu'il avait choisi comme carrière. Elle lui pose la question. Il sursaute, se mord les lèvres.

- Je ne sais pas encore vraiment, soupire-t-il. J'ai eu des offres mais... Je ne suis plus sûr que tout ça en ait valu la peine.

- Tout ça ?

- L'École, la Résistance... La lutte constante contre les Forces de Sécurité... Nous sommes perdus dans notre bulle, Roxane. Il sourit amèrement. J'avais oublié qu'il existait un monde en dehors de ça.

Roxane le regarde fixement.

- Tu veux dire que tu t'es battu pendant cinq ans pour devenir Pilote, mais que maintenant tu ne vas pas voler ?

Il secoue la tête.

- Peut-être réagiras-tu autrement. Mais je trouve que le prix que j'ai payé était trop grand.

Il rit.

- Ne t'occupe pas de moi. Je suis un ancien élève pas remis de ses déceptions. Tu as un grand potentiel pour la Résistance. C'est important de se battre pour ce à quoi l'ont croit.

Roxane fronce les sourcils. Elle ne comprend pas sa réaction. A-t-il cessé d'y croire ? Est-ce ce qui est arrivé à tous les autres, ceux qui sont sortis de l'École et qui n'ont pas levé le petit doigt pour faire cesser les exactions des Forces de Sécurité ? Ont-ils décidé que ça n'en valait pas la peine ? Elle se lève.

- Ne t'inquiète pas pour moi, déclare-t-elle. Je vais m'en sortir.

Il sourit, une note d'ironie se glisse dans sa voix.

- Je n'en doute pas. Elle part.

Lucas Seara rentre chez lui. Il espérait que Roxane l'aurait attendu, mais visiblement, elle a préféré repartir en avance. Il se demande lequel d'entre eux cherche le plus à éviter l'autre. Une heure à peine après qu'il ait posé son sac dans sa chambre, on sonne à la porte. Lucas sourit et va ouvrir à son vieil ami.

Un quart d'heure plus tard, Thomas Anti est assis sur le canapé du salon, un verre de vin blanc à la main. Lucas regarde l'un des murs fixement. Il vient d'y projeter son propre verre. Une tâche de vin s'élargit lentement sur la tapisserie et les éclats de verre brillent sur le mur.

- Le chef de la Résistance, répète-t-il sur un ton morne. Il n'arrive pas à y croire.

- Je suis désolé, compatit Thomas. C'est cette histoire avec son petit ami. Elle était déjà brillante avant, bien sûr, mais c'est de là que vient sa véritable motivation.

Lucas se tourne vers son ami.

- Par tous les dieux ! crie-t-il. Tu étais censé la protéger !

Il s'affale dans un fauteuil.

- Chef de la Résistance...

Il secoue la tête.

- Elle ne va jamais s'en sortir.

- Ce n'est pas sûr, contredit Thomas. Elle est intelligente. Elle sera peut-être celle qui défiera les statistiques.

Il n'y croit pas lui-même.

I

Les rats, ceux sont d'abord eux qui m'attaquèrent. Ils sont sortis du trou de derrière la gazinière, avec leurs dents horribles et leurs petits yeux féroces. Ils avaient poussé avant quelques petits mulots pour me distraire mais ils ne m'ont pas leurré et il fallait entendre leurs couinements de peur, comme des nouveaux nés, quand je leur ai lancé comme un filet mon drap de lit, et puis les bruits de succion et de craquements de ma table basse qui leur broyait l'échine ; cette bataille là fut gagnée haut la main. Mais ils allaient revenir à coup sur, je le sentais. Déjà, j'entendais le bruit sourd de leurs pattes dans la cloison des murs, sous les lattes du plancher, dans la tuyauterie de la cuisine. Je me suis précipité, j'ai ouvert à fond le robinet de l'évier pour noyer les rats qui campaient dans le siphon, j'ai repris mon drap, ai sauté sur le lit et m'en suis recouvert. Aucune partie de mon corps n'était en contact avec le sol ou avec les murs et malgré la puanteur de ma couche et la sueur qui collait le drap à ma peau, je m'estimais heureux de mon refuge. Je ne bougeais pas d'un pouce de peur d'être repéré mais malgré l'angoisse, ma position me tordait une jambe et je l'ai dépliée. J'ai hurlé d'épouvante quand je sentis leurs petites dents déchiqueter mon armure de tissu et commencer à me ronger les pieds. Je me suis enfui vers la porte mais celle-ci ne s'ouvrait pas. Quelqu'un l'avait fermé de l'extérieur. Alors j'ai défoncé la porte à coup de pieds, à coup d'épaule et pendant que je tentais de sauver ma vie, j'entendais la concierge gueulée comme une truie derrière la porte. La porte a enfin cédée et le visage rouge et énorme de la concierge me crie dessus. Elle m'empoigne. Alors je la cogne, cette conne, je la cogne jusqu'à ce que son nez éclate, jusqu'à ce que mon poing devienne rouge de sang, jusqu'à rendre cette face d'assassin méconnaissable, elle qui a voulu me donner à bouffer à ses légions de rats, qui m'a enfermé dans leur mangeoire.

J'ai descendu l'escalier branlant quatre à quatre jusqu'à me retrouver dehors. La rue tournait autour de moi, la chaleur du sang m'avait donné la nausée. L'air du dehors me dégrisa un peu. J'avais tué, j'étais un

meurtrier. Mon ventre se déroba, mon corps hurla, je vomis. Les mains accrochées aux grilles de la propriété, je beuglais comme un dément pour ne plus sentir le vide de mon ventre et les bouffées acides de l'angoisse. Je voulais me vomir mais je n'y arrivais pas. La tête entre les barreaux, j'appelle à qui, mais personne pour me répondre. Puis les grilles se sont recourbées sur moi et je suis dans une cage à hamster, piégé, enfermé. Elle me descend à travers les rues crasseuses de Barbes, envoyant mon corps lourd valdingué de chocs en chocs. Elle fend la foule à la vitesse d'une damnée et sous son passage, les passants se déforment, se confondent et s'agglutinent. Mais la foule est toujours là, et elle me regarde de ses méchants yeux, de ses yeux gros et vitreux et ahuris, de ces yeux de concierge qu'on assassine. Je veux me cacher dans la poche de mon pantalon mais je ne peux pas car ma poche est trouée et les yeux me jugent toujours. Alors j'hurle, j'hurle pour que ces yeux dégénérés vibrent à sortir de leur orbites, mais rien ne bouge, rien hormis ma langue dans mon noir, qui pousse, tire et tempête, et ma tête qui tourne à en exploser, ma tête qui n'en peut plus, ma tête qui s'explode avec violence contre les barreaux de fer.

II

Lorsque l'inspecteur Barmit vit le cadavre, le sang avait déjà séché et s'accrochait noir aux marches de l'escalier. La flaque de vomi à quelques mètres du corps avait été faite par le voisin qui avait appelé la police. Sa surprise avait été grande, et son horreur encore plus. Bien entendu dans l'immeuble, tout le monde savait que l'habitant de la porte 14 était héroïnomane, mais il était toujours resté discret et ses yeux trop rouges n'effrayaient pas vraiment. Alors pourquoi s'attirer des soucis en prévenant la police? C'était un garçon sans histoire, un héroïnomane modèle en quelque sorte ; on n'aurait pas pu prévoir pour sûr. Maintenant, tout l'accusait, ce qui est relativement normal quand on est coupable. L'inspecteur Barmit n'eut pas trop de mal à remonter le fil des événements. Le couple de retraités du deuxième étage avait entendu des cris. Au début, il avait pensé que c'était M. Faltori qui battait sa femme comme tous les soirs,

mais on était le matin et M. Faltori devait cuver sa bière comme chaque matin. Et puis la voix qui criait était plus aigüe que celle de M. Faltori, même si c'était une voix d'homme. Quand l'inspecteur Barmit leur demanda pourquoi ils n'avaient pas appelé la police à ce moment là, les deux vieux se regardèrent interloqués, tant sa question leur paraissait farfelue. Cela faisait quarante ans qu'ils habitaient dans le quartier et les cris de bagarres, les insultes et les bouteilles qu'on casse étaient l'ambiance sonore de leur quartier. La police, on ne l'appelait que quand on entendait des détonations, et encore, eux, ils n'auraient même pas appelé la police parce qu'eux, M. Barmit, ils s'en foutaient. La seule chose qui leur importait voyez vous, c'était la baguette du soir et le pâté du dimanche et surtout, surtout, ne pas avoir d'ennuis. Quoiqu'il en soit leur description était plutôt précise et donnait l'heure du crime, 9h45 ou 9h50, peu après le début du téléshopping. Quand l'inspecteur entra dans la chambre d'Arthur Beaumont, les seringues en plastique qui jonchaient le sol corroborèrent la version du voisinage. Il eut par contre plus de mal à trouver des empreintes de chaussures pour les comparer aux pas de sang qui descendait l'escalier. De chaussures elle-même il ne fallait pas que Barmit compte en trouver : Arthur n'avait qu'une seule paire et elle était en ce moment à ses pieds. En répandant de la poudre de chlorure dans l'appartement, l'inspecteur réussit à faire apparaître ce qu'il cherchait : une belle empreinte figée dans ce qui semblait être une vieille flaque d'urine. Il n'y avait qu'un type d'empreinte. Arthur vivait seul, reclus entre ses quatre murs et n'avait pas de visiteurs. On avait donc un coupable numéro 1, restait à le trouver. La boîte aux lettres lui donna le nom et le prénom d'Arthur. Une rapide recherche du côté des centres de désintoxication lui donna même une photographie plutôt récente. Arthur avait suivi une cure il y a 6 mois. Un avis de recherche fut rapidement émis, même si l'inspecteur comptait plus sur ses informateurs. Un héroïnomanie en manque ne va pas bien loin et revient toujours à son dealer.

Dans le métro qui le ramenait chez lui, Barmit laissa ses pensées vagabonder. Il ne pensait pas à la maison douillette qu'il allait

retrouver, ni à sa femme qu'il n'aimait plus depuis longtemps et avec qui pourtant il avait la lâcheté de faire l'amour, comme pour singer les gestes qui étaient sincères il y a plus de vingt ans déjà. A vrai dire, il ne pensait pas non plus à son travail. L'affaire ne lui poserait pas grand souci, il suffirait de s'appuyer sur les dealers qui quadrillent le quartier et attendre qu'Arthur se présente à l'un d'entre eux. Barmit avait toujours eu une certaine réticence à s'adresser à ce type d'informateurs mais dans ce genre d'affaire, ils étaient les plus efficaces. Payer des tueurs, ça gêne toujours un peu quand on est flic mais il faut des résultats, et puis du pragmatisme dans la démarche policière. Le pragmatisme c'est à l'épreuve de tout ; sauf de la morale. Mais la morale, hein... Non ce qui préoccupait vraiment Barmit, c'était de savoir si Arthur était un sale type drogué ou un homme dépassé par sa dépendance. C'était là l'essentiel de son problème, le reste n'était que routine. Quoiqu'il en soit, il faudrait quand même que son ami le Dr Acmé lui fournisse une dose de véronal, par précaution. Le train s'arrêta et Barmit descendit dans sa banlieue mouvoir, « the leafy suburbs » comme ils disent Outre Manche, là où les classes moyennes laborieuses n'en finissent plus de crever d'ennui. La nuit était déjà tombée et il faisait froid. Barmit boutonna sa veste.

Arthur avait erré longtemps entre crises d'angoisse et flottements de béatitude. Les dernières traces de drogue lui donnèrent une sensation de sérénité absolue, sous l'influence de l'ombre du pont sous lequel il s'était réfugié. Adossé contre la voute, les jambes étendues sur le pavé, le camé s'extirpait lentement de sa torpeur, prenant peu à peu conscience de sa position dans le temps et dans l'espace. Il faisait sombre, on était probablement le soir, peut être était ce même la nuit. Le vrombissement rapide des voitures sur les quais, la Seine noirâtre et paresseuse qui pousse lourdement ses flots, l'odeur d'urine des clochards en quête d'intimité et celle plus nauséabonde encore du maldoror : le pont prenait peu à peu pour Arthur sa vraie dimension. Et à mesure que sa conscience se réveillait, une masse énorme lui comprimait la tête et le ventre. Il avait trahi tous ceux qui l'aimaient. Il voyait par intermittence le regard glacial de son petit frère avant de partir pour le centre de

désintoxication. Et ses parents qu'il avait volés pour aller acheter sa drogue. Quand sa mère l'avait pris sur le fait, elle n'avait pas dit un mot. Elle était allée s'asseoir lentement dans la cuisine et avait pleuré contre la table blanche. C'était le petit matin, la lumière était crue et ses larmes m'ont brûlé comme de l'acide. Je me dégoute. Ils m'ont donné tellement d'amour et je ne leur ai renvoyé que de la douleur. Et maintenant j'ai tué, j'ai tué. Oh mon Dieu, mon Dieu! Du repos, du calme, c'était tout ce qu'il demandait, mais le repos, il ne l'avait jamais trouvé que d'une seule manière, la poudre.

III

Barmit grimpa rapidement l'escalier de l'hôtel minable où Arthur avait trouvé refuge. Pour vingt euros, on avait le droit à un plancher pourri, un lit aux draps sales et, c'était ce qui comptait vraiment, une discrétion à toute épreuve. Les seringues et les préservatifs usagés étaient simplement mis à la poubelle par le tenancier au matin. Les cris des prostitués et des amantes mal aimées suintaient à travers les murs, troublés périodiquement par les bruits de toilettes du palier. La chasse d'eau était la déglutition lente et monotone de cet hôtel, son rythme de vie. Cependant grâce à la drogue, Arthur avait trouvé la tranquillité dans son box de dix mètres carré.

La porte n'était pas fermée et Barmit entra doucement sans toquer. Arthur était allongé sur le lit. Les deux hommes se regardèrent en silence. Barmit pris la parole le premier, calme et rassurant. Il dit qu'il était l'inspecteur en charge de l'affaire du meurtre de Mme Carousel, et que lui, Arthur, en était le principal suspect. Il lui demanda s'il était en état de comprendre ce qu'il lui disait. Arthur eut un haut le cœur et se recroquevilla comme un gosse qui se cache de son père violent, les bras autour des genoux, les genoux contre le ventre, la tête

baissée. Il acquiesça du bout des lèvres. Barmit lui demanda s'il l'avait tué. Il répondit que oui et cet aveu ne lui fit aucun bien. Il ne se sentait pas coupable envers la société, envers le code pénal. C'était les yeux de son frère et les larmes de sa mère. Barmit vit la détresse d'Arthur et sut alors avec certitude à quel genre d'homme il avait affaire.

Il lui dit :

« - Selon la procédure, je dois t'arrêter et t'incarcérer. Demain matin, tu seras inculpé pour meurtre par le procureur général. Ensuite avec de la chance, on reconnaîtra que tu étais irresponsable au moment des faits et tu en prendras pour cinq ans avec obligation de se soigner.

- Et ce sera fini?

- Tu veux dire, est ce que tu arriveras à vivre en ayant tué quelqu'un?

- Oui

- Je ne sais pas. Je n'ai jamais tué. Ce que je sais, c'est que la plupart des drogués qui entrent en prison ressortent de prison drogués.

- Je ne veux plus...

- Tu peux aussi espérer commencer une nouvelle vie après la prison, repartir de zéro ; mais les chances sont minces. Si tu considères que tu as assez fait de mal dans cette vie et que tu ne veux pas prendre le risque d'en faire plus, je pense que tu peux aussi choisir de mourir digne. C'est ton choix. »

Barmit déposa alors sur la table de chevet une seringue, une lanière de cuir et une grosse quantité de véronal.

« Je reviendrai demain matin. J'espère t'y trouver. »

Le lendemain, l'inspecteur Barmit trouva Arthur étendu sur son lit, calme et serein. Il lui ferma les yeux et le remercia.

Jean LE PENDU

10 PROGRAMME

Agenda culturel

Les concerts du BdA

Les concerts en gras italique sont ceux pour lesquels le BdA vend des places, les autres étant des suggestions.

<i>Vegastar</i>	<i>29/02</i>	<i>Splendid</i>
<i>Malia</i>	<i>1/03</i>	<i>Grand Palais, Salle Pasteur</i>
<i>Acqme</i>	<i>7/03</i>	<i>Splendid</i>
<i>Têtes Raïdes</i>	<i>11/03</i>	<i>L'Aéronef</i>
<i>BB Brunès</i>	<i>12/03</i>	<i>L'Aéronef</i>
<i>Songes sur la Route de la Soie</i>	<i>13/03</i>	<i>Théâtre Sébastopol</i>
<i>Songes sur la Route de la Soie</i>	<i>14/03</i>	<i>Théâtre Sébastopol</i>
<i>Songes sur la Route de la Soie</i>	<i>15/03</i>	<i>Théâtre Sébastopol</i>
<i>James Blunt</i>	<i>15/03</i>	<i>Zénith</i>
Ange	15/03	Splendid
<i>Terez Montcalm</i>	<i>16/03</i>	<i>Grand Palais, Salle Vauban</i>
<i>Tokio Hotel</i>	<i>20/03</i>	<i>Gayant Expo, Douai</i>
<i>Laibach</i>	<i>24/03</i>	<i>Splendid</i>
Arno	25/03	Splendid
<i>Cali</i>	<i>25/03</i>	<i>Zénith Aréna</i>
<i>Rose</i>	<i>26/03</i>	<i>Théâtre Sébastopol</i>
<i>Girls in Hawaii</i>	<i>27/03</i>	<i>Splendid</i>
The Rabeats	29/03	Sébastienopol
<i>Kirikoue</i>	<i>29/03</i>	<i>Zénith</i>
<i>Kirikoue</i>	<i>30/03</i>	<i>Zénith</i>



pour plus de renseignements, vous pouvez contacter :

- Julia : julia.martini@centraliens-lille.org

- Benjamin : 06 12 11 77 65

GÂTEAUX AUX DEUX CHOCOLATS

Ingrédients

5 œufs
75 gr de farine
115 gr de sucre
120 gr de chocolat noir
145 gr de beurre
12 carrés de chocolat blanc

Faire préchauffer le four à 210°C (thermostat 7)

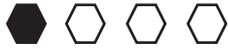
Couper le jambon en petits morceaux et égoutter les petits pois et le maïs.

Beurrer un plat à gratin. Répartir sur le fond le jambon, les petits pois et le maïs.

Dans un saladier, mélanger les œufs avec la farine, puis le lait froid. Saler, poivrer et verser dans le plat.

Faire cuire au four 30min à 210°C.





	2		5		1			
5		8				9	7	
			7		8		4	5
3		6					1	8
			3		6			
					7			
9		3						1
7	8	4	2			6		
1								3



								3
6	2			9		5		
9	8							6
			8					1
3		7	1	2	5	9		
2			9					
1	9		2	7	8	3		
				4				
							1	



			1					6
	9		7			1		
			8	9	6	3		
							4	6
6		7	5	8				2
		8	9	7	1	2		
2	1		6		8			
4		9						



8					1			9
	1		2	4	6			
	3			9				
7		6						
		8				9		4
1						2	7	
			5	3		8		
9				6		4		
4	7	3						1



Centrale Lille
Editions

Internet
site d'information : eleves.ec-lille.fr/~cle
Wiki archivage CLE : eleves.ec-lille.fr/~cle/archivage

mails
général : centralelilleeditions@gmail.com
Ftr : Lauranne.peyron@centraaliens-lille.org

Vous pouvez devenir membre de CLE à tout moment tout au long de l'année. Il vous suffit de contacter n'importe quel membre de Centrale Lille Editions.